

Une lueur dans la nuit

Avec un synchronisme tragique, à Lyon, la Gestapo s'installait en mars 1943 dans l'ancienne Ecole de santé militaire de l'avenue Berthelot, au moment même où à Munich, Hans et Sophie Scholl, animateurs d'un groupe d'étudiants allemands ayant décidé de dénoncer les horreurs nazies (le groupe "Rose blanche"), étaient décapités à la hache. C'est justement dans ce lieu qui a marqué l'histoire et les consciences lyonnaises d'une façon indélébile et qui est devenu lieu de mémoire à travers le Centre d'histoire de la résistance et de la déportation, que l'Opéra de Lyon a choisi de présenter, traduit et en création française, le court opéra que le compositeur Udo Zimmermann a tiré de ce geste un peu fou qui permit à quelques jeunes Allemands de sauver l'honneur de la patrie de Goethe et de Beethoven. C'est dans ce lieu, et plus précisément dans les caves mêmes où la police allemande enfermait les résistants appelés à être interrogés dans les conditions que l'on sait.

On comprendra le pouvoir émotionnel qui se dégage d'emblée de ce lieu, bas, sombre, voûté, où le public se trouve "coincé" entre un espace scénique d'autant plus effrayant qu'il trouve sa réalité dans les pierres mêmes, et un orchestre situé derrière lui. Un orchestre en



MARCOS

petite formation et deux seuls chanteurs en scène, puisque les organisateurs ont choisi la seconde des deux versions de Rose blanche composées par Zimmermann, celle de 1986, où l'action est recentrée sur le frère et la sœur qui dialoguent au fond de leur prison, aux ultimes minutes de leur vie.

Cette vie, leur enfance, leurs parents, leurs peurs, leurs espoirs et surtout leur refus de tout "désengagement", ils les évoquent en une série de seize séquences offrant des moments d'intense émotion et de bouleversantes beautés, mais aussi

une certaine hétérogénéité d'ensemble qui tient sans doute au caractère un peu inégal de la partition. Une partition tour à tour tendre, passionnée, violente, désespérée ou rayonnante d'espoir. Une chose est sûre: elle demande des deux chanteurs une totale maîtrise de la voix, souvent sollicitée dans l'aigu, mais aussi du jeu dramatique. Marie Develle-reau (Sophie) et Laurent Alvaro (Hans), même s'il est sans doute distribué dans un rôle ne convenant pas complètement à son chant, sont parfaits de justesse vocale et éblouissants de vérité dramatique. Il est vrai que, jouant avant tout sur l'ombre, la lumière et les silhouettes qu'elles dessinent, le metteur en scène Stephan Gröber a choisi la sobriété et l'intériorité qui s'imposaient dans ce cas et dans ce lieu. Il est vrai aussi que le jeune chef Eduardo Lopes donne à l'exécution

infiniment de relief et que les musiciens de l'orchestre du CNSM sont au-dessus de tout éloge, même si l'élément orchestral s'avère un peu trop présent dans cet espace réduit, couvrant trop souvent la voix des chanteurs.

Où mieux qu'ici, une telle œuvre pouvait-elle illustrer ce devoir de mémoire qui est le nôtre et restera toujours celui des générations du troisième millénaire?

GÉRARD CORNELOUP

Jusqu'au 29 mars, au CHR.D.